

Le N° 10 cent.

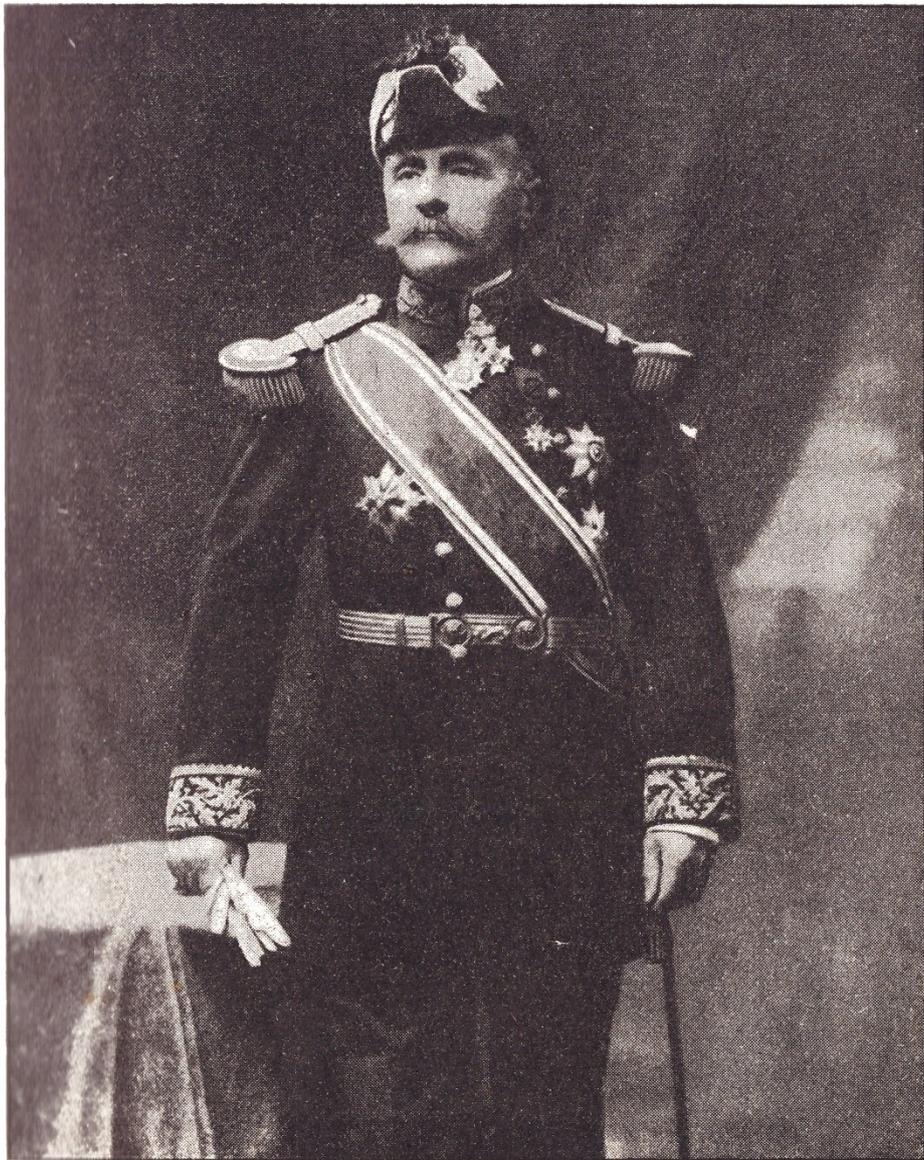
Mai 1915

L'ÉCHO
DE
BARBENTANE
en Provence

Abonnement annuel : 4 fr. 50



Publication mensuelle



B. P. 30

NOTRE GRAVURE

Le Général Foch, Commandant en chef de l'armée du Nord, naquit, le 4 août 1851, à Tarbes. Il entra à l'École Polytechnique en 1871, et fut reçu à l'École de Guerre en 1884.

Auteur de deux remarquables ouvrages : *Des principes de la Guerre* — et, *De la conduite de la Guerre*, le général Foch était, avant la guerre, hautement apprécié dans les sphères élevées et dans les états-majors de l'armée.

De même que le général Joffre, il parle peu. Un des traits de son caractère est une admirable ténacité. C'est par elle qu'il a remporté le succès décisif qui a contribué, dans une large mesure, à la victoire de la Marne. Son armée formait notre centre, que l'ennemi essayait de percer entre Sézanne et Mailly. Trois jours de suite forcé de reculer, chaque matin il reprit l'offensive, si bien que son opiniâtreté eut raison des attaques de l'ennemi et qu'il finit par profiter d'une fausse manœuvre de celui-ci pour le prendre en flanc et le battre à son tour.

En Flandre, il a marqué la même ténacité dans ces journées critiques de la fin d'octobre, où nos alliés faillirent être enfoncés en avant d'Ypres.

A force de volonté, il maintint une situation que le général French était bien près de juger désespérée.

Le général Foch a vu tuer autour de lui son fils et son gendre.

L'imprévu du champ de bataille ne fait pas vaciller ses résolutions, parce que le savoir les fixe et sa foi les éclaire. Volontiers il penserait, comme ces chrétiens solides du dix-septième siècle, que nous ne sommes, surtout dans les grands événements, que les instruments de la Providence.

Une des plus récentes photographies le montre cheminant à côté du général Joffre, qui lui donne le bras dans un geste affectueux : image de l'entente parfaite qui unit le généralissime à celui qu'il a appelé à l'honneur de commander le groupe le plus important de nos armées.

L'Ame de la Patrie

Qu'il nous soit permis de reproduire ici la finale d'un sublime discours prononcé par M. l'Abbé Jean Vaudon, lauréat de l'Académie Française.

... Ils sont à la frontière nos admirables, nos incomparables soldats de mil neuf cent quatorze. Ah ! quel poème ils sont en train d'écrire à l'encre rouge, ou plutôt de graver à la pointe

de leur épée teinte de leur sang ! Quel radieux poème ! Quelle page d'histoire immortelle ! Regardez-les, Seigneur, regardez-les bien, et vous leur donnerez la victoire.

Ce n'est pas nous qui avons déclaré la guerre. Nous ne la voulions pas. Nous et nos alliés, nous nous sommes mis en travers pour l'empêcher d'éclater. Mais, une fois que l'horrible fléau a été déchainé par on ne sait quelle démence, par le plus outrecuidant des orgueils, virilement nous l'avons acceptée, intrépidement nous l'avons supportée. Seigneur, souvenez-vous !.....,

Ce n'est pas nous qui avons déchiré les conventions internationales au bas desquelles la France avait engagé avec sa signature son honneur. Ce n'est pas nous qui avons blasphémé ces conventions sacrées en disant qu'elles n'étaient pas autre chose qu'un « chiffon de papier »... Seigneur, nous n'avons pas commis ce crime de violer sans vergogne le droit des nations et de faire d'un pays qui a préféré la ruine à l'opprobre, d'un pays vivant, florissant, d'un pays immortel, un cimetière !

Ce n'est pas chez nous que vous trouverez les voleurs de grand chemin, les détrousseurs, les cambrioleurs... Nous ne sommes pas non plus des incendiaires, des assassins moins encore... Nous sommes des soldats, les soldats de votre France, la nation humaine par excellence, et si confiante !... trop confiante, — et si cordiale !

Ce n'est pas nous qui achevons les pauvres blessés. Comme Jeanne d'Arc, nous descendons de cheval, nous leur donnons à boire, nous pensons leurs blessures et dans nos mains attendries nous prenons leurs mains mutilées...

Seigneur, est-ce nous qui fusillons les prêtres, les vieillards, les femmes et les jeunes filles !

Quand donc, Seigneur, avons-nous souillé, mutilé, massacré des innocents !...

Seigneur ! Seigneur ! La Croix-Rouge qui nous rappelle votre croix sanglante, la Croix-Rouge nous est sacrée. Jamais on n'a vu le soldat français mitrailler des hôpitaux et des ambulances.

Ce n'est pas nous, mon Dieu, qui brûlons sans nécessité cruelle vos humbles églises, parure, réconfort ou consolation de nos campagnes.

Ce n'est pas nous surtout qui bombardons vos cathédrales : Louvain, Malines, Senlis, Arras, Reims, et tant d'autres !

Vos églises sont-elles en feu, Seigneur, nos soldats et nos prêtres et nos religieuses se précipitent, et ils traversent les flammes pour enlever les blessés qui sont là, quelquefois les blessés de l'ennemi, et pour sauver l'Hostie de vos tabernacles. Souvenez-vous, Seigneur, souvenez-vous !...

Regardez-les ! Le canon crache la mitraille et vomit la mort. On ne les pousse pas sous la rafale de fer et de feu, le revolver au poing, l'injure à la bouche, comme un troupeau d'esclaves.

D'eux-mêmes, et souvent d'un bond trop impétueux, ils courent au péril, ils volent à la mort, disant des mots sublimes : « Ent

avant ! En avant ! C'est pour la Patrie ! — Vive Dieu ! Vive la France ! — Je meurs content ! Je meurs pour elle ! »

Seigneur, Seigneur, souvenez-vous !...

Et qui donc, avec de tels soldats, oserait désespérer jamais de la Patrie et demain de la Victoire ?

La Fête de Saint-Joseph (19 Mars)

Dans les circonstances si graves et si douloureuses que nous traversons, au milieu des épreuves terribles qui nous accablent, nous éprouvons le besoin d'aller aux meilleurs amis de Dieu, à nos meilleurs avocats auprès de Lui, les *Saints*, pour déverser dans leur cœur compatissant le trop-plein de notre cœur et implorer leur secours.

C'est, dans ce double sentiment, que le 19 mars dernier, nous avons célébré le puissant médiateur céleste qu'est saint Joseph. La neuvaine qui précéda cette solennité fut admirablement suivie par une nombreuse assistance. Les prières pour la guerre étaient jointes à l'exercice de cette neuvaine.

Le jour de la fête, les messes furent dites à l'autel de saint Joseph superbement paré de lumières et de fleurs et où eurent lieu une magnifique communion générale comme aux grands jours — et une belle communion d'enfants.

Le soir, les complies furent chantées, un sermon fut donné par M. le Curé, montrant saint Joseph puissant et secourable. Un salut solennel clôtura cette pieuse et touchante cérémonie.

Pendant toute la journée, une multitude de cierges brûlèrent dans la chapelle du Saint, convertie en un riche et délicieux parterre de fleurs du sein desquelles s'élevait l'autel transformé en un éblouissant reposoir.

Grand saint Joseph, priez pour nous ! protégez-nous ! Obtenez nous la victoire terrestre, en attendant la victoire éternelle !

Pèlerinages Barbentanais

à Notre-Dame de Rochefort

Le 2 février, au jour de la Purification, un premier groupe de Barbentanaises fit un pèlerinage auprès de l'antique Madone de Rochefort.

Le 25 mars, jour de l'Annonciation, un autre groupe plus impor-

tant partit à pied, comme d'ailleurs l'avait fait le premier groupe, pour faire ses dévotions dans le vénéré sanctuaire et prier pour nos chers soldats.

A l'arrivée, les vaillantes pèlerines accomplirent l'ascension de la sainte colline en faisant le chemin de la croix spécial pour le temps de la guerre.

Elles passèrent ensuite de longues heures — et plusieurs, la nuit — à supplier la divine Mère de sauver la France, et ceux des leurs, époux, enfants, amis, qui souffrent et combattent pour elle.

Le soir, à l'issue de la prière en commun, un des bons pères les félicita et leur promit qu'il prierait bien, aux pieds de la Vierge de Rochefort, pour les soldats de Barbentane.

Le lendemain, pendant une fervente messe de communion, chant des cantiques : *Ave Maria !* et *Nous venons encor, chrétiens et français !*

Plus d'une centaine de cierges brûlaient pour les Barbentanais.

Le salut du Saint Sacrement fut donné après la messe. Enfin, après le baisement des pieds de la Statue miraculeuse et la bénédiction des objets de piété, nos pèlerines se remirent en route pour le retour, le cœur plein de confiance — et à bien juste titre car de pareils sacrifices et prières à Marie ne peuvent manquer d'attirer des fruits de grâce et de salut.

Disons tous, avec nos pèlerines du 2 février et du 25 mars : Notre-Dame de Rochefort, priez, priez pour nous !



Le Carême et Pâques 1915

Pendant la dernière quinzaine de Carême et les fêtes de Pâques, nous avons constaté avec bonheur combien notre excellente population, au milieu des circonstances tragiques de l'heure présente, s'affermait dans la pratique des devoirs religieux et le culte à ses traditions.

Chaque vendredi, les fidèles vinrent très nombreux au chemin de la croix.

La pluie même n'arrêtait pas ceux des campagnes.

M. le Curé avait adopté pour cet exercice un texte tout spécial pour le temps de la guerre, composé par Mgr de Gibergues, évêque de Valence.

Tous désirèrent l'avoir en main. Plusieurs centaines d'exemplaires du pieux opuscule furent distribués. Beaucoup de ces exemplaires même ont pris la direction du champ de bataille.

L'heure sainte, du même éminent auteur, eut également un très grand succès, le soir du Jeudi-Saint, puis le jour de Pâques, à l'issue des Vêpres, devant l'affluence des hommes et des mères et jeunes filles.

Les prières et les acclamations enflammées composant cette *heure sainte* émurent tous les cœurs et firent couler les larmes.

Les prédications, données par M. le Curé, pendant la semaine de Passion et la semaine sainte — et le soir du vendredi-saint (sermon de la Passion) — furent très suivies.

En l'absence de M. le Vicaire, mobilisé, le Révérend Père, Jacques Mison, des Prémontrés de l'Abbaye de Leffe-Dinant, fut pour le pasteur de la paroisse un précieux collaborateur. Qu'il reçoive nos biens sincères remerciements.

Grâce au dévouement et au talent de M. Honoré Defustel, nos chants et toute la partie musicale de nos offices ne laissèrent rien à désirer, tant s'en faut. Que M. Defustel veuille agréer le témoignage de notre profonde gratitude, gratitude dont nos zélées choristes voudront prendre aussi une bonne part.

La journée de Pâques fut des plus consolantes et émouvantes.

Nous pouvions nous demander si nos communions pascales d'hommes, vu le départ pour l'armée d'environ 500 Barbentanais, ne seraient pas trop sensiblement diminuées, si le contraste avec l'affluence des autres années, n'aurait rien de trop choquant et de trop douloureux.

L'église parut bondée, à la messe de communion générale d'hommes qui eut lieu comme toujours à 6 heures.

Plus de 500 hommes s'approchèrent de la Table Sainte.

Puissent ces communions unies à celles qui se sont faites sur le front nous valoir au plus tôt la victoire et la paix, le *Te Deum* du triomphe après l'*alleluia* pascal.

NOTRE LIVRE D'OR

(Suite)

A la liste des officiers et gradés parue dans notre dernier Numéro, nous devons ajouter : *M. le Capitaine Maurice Dupuy*, du 58^e d'Infanterie ;

M. Pierre Sarrazin, lieutenant de réserve au 3^e chasseurs ;

M. Jean-Baptiste Daudet, lieutenant, cité à l'ordre du jour de l'armée ;

M. Edouard Pialot vient de passer d'adjudant au grade d'*adjudant.chef*.

M. Henri Fages, sergent au 6^e chasseurs alpins ;

M. René Daire, caporal au 3^e d'Infanterie ;

M. Léopold Michel, caporal-clairon, dont nous pouvons dire que la valeur n'attend pas le nombre des années.

NOS BLESSES



Transport des blessés sur le front
Le troisième brancardier à droite est M. Pierre Meyer

Pierre Reboul eut la main droite traversée et la jambe gauche fracturée, le Dimanche des Rameaux dans les combats d'Alsace, au Reichenkenhopf. Il s'est vu à deux doigts de la mort et écrivait : « *J'ai prié toute la nuit... Je n'ai plus que six heures de garde... mais la position est intenable... La mort ou la blessure... Au revoir ou adieu !* »

Louis Moucadeau (Petit Mas), blessé à la joue.

Etienne Ayme (Ramière), blessé, le 28 mars, à la figure — évacué à Champigny.

Gabriel-Marius-Louis Broussier (sous les roches), du 3^e zouaves, blessé, en décembre, d'un éclat d'obus à l'épaule gauche, en traitement à Abbeville, (Somme), a insisté pour qu'on lui ouvre l'épaule pour lui ôter l'éclat qui se trouvait à cinq centimètres de profondeur.

Il écrivait à sa famille : « ... Je suis content d'être opéré... J'aime mieux tenir mon éclat d'obus dans ma poche que dans l'épaule... »

Joseph Moucadeau, époux Michel, fils de Cyprien, blessé, le 21 mars, de trois blessures : une à la joue, une deuxième au côté, et une troisième à la cuisse. Il fut évacué à Thierville puis à Marseille. On lira de lui une émouvante lettre au Courrier Militaire.



MARTYROLOGE

(Suite)

16. *Pierre Reboul*, n'ayant survécu que quelques heures à l'amputation de sa jambe, est mort le jour même de Pâques, 4 avril, à 11 heures du soir, à l'ambulance de l'hôtel du Lac, Gérardmer, (Vosges).

NOUVEAUX DÉPARTS

M. Joseph Ardigier, adjoint au maire, est parti pour Marseille, le mercredi-saint, puis aussitôt envoyé à Privas.

M. Gaston Nazon, signalé à tort comme appelé le mois dernier, est parti le 7 avril, pour le 55^e d'Infanterie, au Pont-Saint-Esprit.

M. Marius Poitevin est parti le 7 avril, pour Montpellier, au 122^e.

Le P. Jacques Mison, Prémontré, et *Charles Granier* sont partis le mardi 13 avril, le premier appelé à la 15^e section d'Infirmiers — et le second à la 15^e section de commis.ouvriers, à Marseille.

SERVICE SOLENNEL

célébré le Lundi 22 Mars

pour le repos de l'âme de Ange-Pierre BERLANDIER

Le Conseil municipal, la famille, de nombreux amis et une très grande affluence de fidèles qui remplissaient l'église assistèrent à cette cérémonie funèbre.

M. le Curé exprima ses condoléances en ces termes :

Messieurs du Conseil,

Mes biens chers frères,

Ange-Pierre Berlandier du 4^e régiment d'Infanterie coloniale, âgé de 22 ans, tomba au champ d'honneur, le 4 février, à Massignes et Virginy (Marne), dans une charge nocturne à la baïonnette.

Offrant le Saint-Sacrifice à son intention, nous demandons instamment à Dieu d'accorder à son âme le repos éternel. Nous adressons du fond du cœur à son père et à toute sa famille, avec nos plus sincères regrets, nos plus vives condoléances. Mais tout

en priant pour nos chers morts, immolés sur l'autel de la Patrie, supplions Dieu qu'Il daigne arrêter au plus tôt les torrents de sang et de larmes que fait couler cette maudite guerre — et qu'Il daigne enfin secourir victorieusement notre malheureux pays.

C'est le souhait le plus ardent de tous les cœurs chrétiens et français.

Ce souhait, c'est le nôtre à tous.

Amen

NÉCROLOGIE

Nous avons eu dans la paroisse, depuis le 1^{er} janvier, quelques deuils très sensibles.

Citons entr'autres décès ceux de Julie-Pauline Mouret, épouse Lucien Joubert, — d'Emilie Roux, veuve Dupuy, mère de M. le capitaine Dupuy et de notre très fidèle abonné M. Fernand Dupuy, — de Victorine Martin, épouse Onis, — de Jeanne Glénat, veuve Berlandier, sœur de notre excellent M. Louis Glénat. Ce fut une femme de bien, Dieu l'avait éprouvée par des malheurs de famille, des deuils très douloureux. Elle mourut résignée, la foi la plus vive dans l'âme et la prière sur les lèvres.

Signalons encore nos amis Paul Chabert, Jean-Marie Raousset et Albert Reboul, très bons catholiques.

Enfin la mère de notre très sympathique premier adjoint, Thérèse Marteau, épouse Louis Lambert — et Marie Durand, épouse Coste au sujet de laquelle nous lisons, dans « l'Eclair » du 17 mars, les condoléances suivantes auxquelles nous nous associons affectueusement.

~*~*~

Notre percepteur, M. Jean-Baptiste Coste, a eu la douleur de perdre son épouse.

Les obsèques ont eu lieu lundi 8 mars dernier, à 8 heures. Une foule nombreuse et recueillie y assistait.

Après la messe et les dernières prières, la dépouille mortelle de la défunte a été transportée à Mallemort, pour y être inhumée dans le tombeau de famille.

Mme Coste était douée de toutes les qualités qui font la femme de bien : épouse modèle, mère admirable ; paroissienne, elle était d'une piété édifiante ; concitoyenne : d'une charité absolument évangélique. Les malheureux perdent en Mme Coste une vraie Providence. Son séjour parmi nous y laissera un souvenir excellent et durable.

Que M. Coste et sa famille veuillent bien recevoir nos sincères condoléances.

~*~*~

La paroisse a subi également une perte très sensible dans la personne de Mlle *Marie-Joséphine Aubanel*, Directrice du Chœur paroissial, qui succomba, le dimanche 11 avril, à un mal implacable.

Au milieu de longues et cruelles souffrances, sa piété la soutint et sa résignation fut admirable. Elle reçut toutes les consolations et tous les secours religieux — et fit généreusement le sacrifice de sa vie. Sa volonté exprimée d'avoir des obsèques simples, sans fleurs ni couronnes, ne pouvait pourtant empêcher la paroisse de lui payer sa dette de reconnaissance.

Les glas solennels, les tentures de l'Église, le chant de l'Office, les vêtements blancs des Enfants de Marie, les prieures et ses choristes qui lui faisaient cortège, tout disait la douleur et les regrets de la paroisse entière. Nous ne doutons pas que la Très Sainte Vierge, qu'elle a honorée comme enfant de Marie et dont elle a fait si longtemps chanter les louanges, ne lui ait réservé au seuil de la bienheureuse éternité l'accueil qu'elle réserve à ses enfants de prédilection.

Nos vives condoléances à M. et à Mme Aubanel, comme à toutes nos familles dans le deuil.

La Cantine Militaire de la Gare du Nord, à Paris

Nous lisons dans un journal de Seine-et-Oise : *La Société française de secours aux blessés militaires (Croix-Rouge française)*, qui a pour président le marquis d'Haussonville, a complètement réorganisé la cantine et le poste de secours de la gare de Paris-Nord.

Il était utile qu'un poste de secours existât à la gare du Nord par où tant de militaires arrivent ou partent chaque jour.

Ce poste a été transformé du tout au tout. Les locaux de la douane, que la Compagnie du Nord met gracieusement à la disposition de la S. S. B. M., furent entièrement remis à neuf. Le mobilier national, la Maison Darrac, la ville de Paris, fournirent des lits, des matelas, des couvertures, oreillers, tables, bancs, chaises et fauteuils ; un vélum tamisa la lumière et intercepta le passage des poussières du dehors ; des rideaux d'étoffe claire servirent à neutraliser les courants d'air et en même temps, à séparer les services (cuisine, lavabos) de la salle principale, où les militaires prennent leur repas, lisent ou bien se reposent quand ils sont las.

Car on n'y reçoit *que des militaires de passage*. Pour être admis, ceux-ci doivent présenter un bulletin, qui leur est délivré au Bureau militaire de la gare sur le vu de leur feuille de route. Le bulletin indique s'ils coucheront et quel repas il faut leur servir : *repas complet* (soupe, pain, plat de viande rôtie avec légumes, fromage, demi-setier de vin et verre de café) auquel la Croix-Rouge

ajoute une orange, des confitures et une cigarette ; ou bien une *simple collation* (potage, sandwich, verre de vin et café), le tout accompagné également d'une orange et d'une cigarette. Ajoutons que l'on fleurit les tables bien blanches où mangent les soldats ! Ceux qui couchent trouvent, fixée sur leur oreiller, une serviette de toilette toute blanche, dont ils se servent le lendemain pour se débarbouiller et qui est mise immédiatement au sale. A noter qu'un service de désinfection fonctionne et que tout est d'une propreté méticuleuse.

Il y a 60 lits montés, plus une réserve de 20 matelas et couvertures toute prête. Les soldats ont à leur disposition des livres, des journaux, du papier à lettre et des cartes postales pour leur correspondance et même une boîte aux lettres, pourvue du timbre « franchise militaire ». Ceux qui se font écrire gare du Nord trouvent là leurs lettres qui les attendent. Il y a aussi une grande carte du théâtre de la guerre, indiquant au jour le jour, à l'aide d'un ruban de couleur, les positions respectives des armées.

Bref, tout est prévu pour procurer aux soldats fatigués ou éclopés le maximum de confort. Une bonne chaleur règne dans tout le local, dont la tenue est parfaite et fait le plus grand honneur à l'administrateur en chef qui est M. le baron d'Orgeval, ainsi qu'à la directrice, Mme la comtesse de Waresquiel. Deux dames et un administrateur sont de service le jour ; une dame et un administrateur, la nuit, car on peut y arriver à toute heure.

En principe, le poste de secours n'est pas destiné à soigner les malades ou blessés ; cependant, il existe une *infirmerie* avec une douzaine de lits, et un médecin militaire est toujours présent, avec des infirmières, pour les secours d'urgence. Une auto-ambulance transporte d'ailleurs, en cas de besoin, les malades ou blessés à l'hôpital militaire Villemin (ex-hôpital Saint-Martin, rue des Récollets).

Nous lisons avec joie dans ce compte-rendu le nom de Mme de Waresquiel, mais nous savons aussi que M. le Comte Terray, administrateur très actif de ce poste de secours, est aussi l'un de ses principaux réorganiseurs. Nos respectueuses et très vives félicitations — et avis à ceux de nos soldats Barbentanis qui passeraient à la gare du Nord.

Secours à nos Soldats

Nous lisons dans la chronique d'un journal de la région ces lignes que nous soulignons de nos meilleures félicitations :

Dons aux armées. — La sous-intendance militaire a reçu les dons suivants de vêtements chauds et objets divers pour nos soldats du front, savoir :

De M. Durand-Daudet à Barbentane : six paquets contenant un passe-montagne, un cache-nez, une paire de chaussettes, une paire de gants, une paire de manchettes, un plastron, trois surprises, chocolat, tabac, cigarettes et un quart de litre de rhum.

Nous savons d'ailleurs que ces dons de *M. Durand-Daudet* ont été précédés de beaucoup d'autres — et que même des soldats Barbentanais sur le front en ont reçu, avec leurs camarades, de cette provenance. Encore une fois, nos meilleures félicitations !

NOTRE FOURNEAU ÉCONOMIQUE

Il fonctionna du 26 décembre au 20 mars, distribuant non moins de 8000 rations de soupe, avec une dépense de 793 francs 65 centimes et une somme égale de recettes.

Les familles qui ont profité de cette œuvre nous ont témoigné la plus touchante reconnaissance.

Que cette reconnaissance se répande en rosée de bénédiction céleste sur toutes les personnes dévouées à qui est dû le bon fonctionnement de cette œuvre si charitable et si pratique qui pourra être reprise, espérons-le, l'hiver prochain.

COURRIER MILITAIRE

— *Jean Couttier*, 5 mars : « ... Nos pensées et nos rêves se portent tous les jours vers Barbentane, mais à la garde de Dieu !.. »

— *François Ayme* (Nice) : « ... Mon bras se remet très lentement... »

— *Henri Lautier* : « ... Je me plais à m'imaginer la belle fête que sera celle du retour... »

— *Louis Moucadeau* : « ... Depuis le 27 août, j'ai ces sales Boches devant les yeux... merci de « l'Écho... »

— Nous ont remercié gentiment pour l'envoi de l'« Écho » ou d'une lettre : *Paul Mus*, *Henri Glénat*, *Pierre Bertaudon*, *Joseph Moucadeau*, *J.-M. Ménard*, *F. Barral*, *J.-B. Bonjean*, *H. Boyer*, *M.-E. Pialot*, *J.-B. Vernet*, *Siméon Moucadeau*, *Joseph Revial*, *Charles Bertaud*, *J.-M. Mouret*, *J.-Paul Ginoux*, *Griot* (Lillebonne), *B. Joubert*, *Pierre Mouret*, *Lucien Chancel*, *L. Bourges*, *M. Chauvet*, *Guillaume Fontaine*, *Jules Ayme*, *Joseph Bonnet*, *Chaix et Chabert*, *Jean Bon*, *Joseph Brus*, *F. Lunain*, (Caen), *M. Martin de Château-renard*, *J.-M. Ollier* (Sénas).

— *Pierre Ayme* : « ... Vous raconter ce qu'on fait sur le front ce serait perdre son temps... C'est un vrai cinéma... On croit

toujours d'être à la veille de St Jean au feu d'artifice, seulement les bombes éclatent mieux... Vous me dites que je languis ; je crois plutôt que vous voulez rire car vous n'ignorez pas que j'ai un caractère de Marseillais et que je ne m'en fais pas une goutte... Je crois que s'il y en a un qui le prend comme ça vient, c'est moi... Non, ne vous faites pas du mauvais sang à ce sujet là... Pourtant on aurait pas tort car voilà 8 mois qu'on marche devant la mort..

Je ne gagne qu'un sou, mais je vous assure que dans le civil je ne ferais pas ce travail pour 2 sous pendant 8 jours...

Vous avez beau chercher à comprendre ce que c'est que la guerre, vous n'y arriverez jamais...

Enfin, maintenant il n'y a pas à se plaindre ; il fait beau temps ; il y a plus d'un mois qu'on n'a pas reçu une goutte d'eau — et nous ne subissons pas de grosses attaques...

Je n'ai pas encore reçu le mandat, sûrement il sera perdu ; mais ça ne fait rien ; si je l'avais reçu quand vous l'avez envoyé, il serait mangé... Je crois cependant que quand on vient au repos, on peut se payer un verre de bière et souvent un paquet de tabac car j'en brûle autant qu'une machine de charbon... On est obligé... Cela fait passer le cafard...

Quand on pense aux belles soirées de Barbentane et qu'ici on les passe sans lumière... Alors si vous voulez me faire plaisir vous m'enverrez un autre mandat... J'espère qu'il ne fera pas comme l'autre ; qu'il arrivera... Avant de partir, vous lui direz que je suis loin... »

— *Louis Mouret*, 10 mars, Toulon : « ... On nous dit que dans 5 semaines, il faut que nous soyons prêts. »

— *Auguste Issartel* : « ... Les bonnes sœurs de l'hôpital de Blesles nous ont reçu avec bonté... Le soir, à la bénédiction du Saint Sacrement, assistance de plus de 400 soldats... Le lendemain, départ pour N.-D. du Thel... » M. A. Issartel, à la suite de cette lettre, nous a envoyé sa photo, de Villers-Bretonneux. Un affectueux merci !

— *J.-M. Ginoux*, nous annonce son départ à destination de Bizerte et la Turquie pour le 9 mars.

— *C. Fiche* a la délicate attention de nous envoyer quelques vues de la guerre de Lorraine... Espérons que nos barbares ennemis recevront bientôt le châtiment qu'ils méritent pour tant de forfaits.

— *André Bertaud*, le comique, trouve avec raison que la note gaie n'est pas de saison. Employé au ravitaillement, il nous décrit le danger qu'il a couru du fait de l'artillerie Boche. « La route très en pente faisait un détour très brusque — et la colonne du ravitaillement étant doublée par suite de la sinuosité du chemin, les obus venaient taper juste dans le milieu du doublage. C'est bien miracle que personne n'ait été atteint... »

— *J.-M. Constant*, 10 mars, nous fait part de sa blessure. Heureusement, il souffre peu... »

Louis Ayme nous envoie très aimablement sa photo, souvenir de sa rude campagne. Merci de cœur !

— *René Daire* : « Il y a beaucoup de Barbentanais en Argonne, mais je n'ai réussi à rencontrer que Louis Meyer, Henri Michel et Louis Mus... »

— *Georges Marty* : « ... Il fait très froid (10 mars). Avant-hier et hier, la neige est tombée en abondance... Nous avons la foi que Dieu voudra bien mettre un terme à cette affreuse guerre par une prompte victoire... »

— *Jean Bon*, à la date du 10 mars, est cantonné à Lempdes (Haute-Loire), en bonne santé.

— *Charles Gauthier* : « ... Le 3 mars au petit jour, les Boches firent sauter à la mine notre tranchée de première ligne... »

Le soir contre-attaque furieuse par notre artillerie ; en un quart d'heure, on tira 3.000 obus. Les Boches, qui avaient occupé nos tranchées de première ligne, sautaient en l'air déchiquetés. Nous avions 2 corps d'armée en présence alors que nous n'étions qu'une division. Malgré tout, nous maintenons nos positions et avons confiance... »

— *Léopold Michel*, 14 mars : « ... Avant-hier, nous avons eu la revue du Général Commandant le 14^e Corps d'armée, Gouverneur de la ville de Lyon... »

— *Jean Daire*, 12 mars : « ... On a enterré il y a quelques jours, religieusement dans le cimetière du petit village de Chattancourt, le lieutenant Goyer, sous-préfet d'Orange, tué glorieusement en tête de sa section alors qu'il la conduisait à l'assaut... »

— *Léon Chauvet*, 13 mars : « ... L'autre dimanche, j'ai eu l'occasion d'aller à Beaulieu en compagnie de Paul Linsolas visiter la tombe de notre cher Berteaud, notre première victime de cette misérable guerre... »

— *J.-M. Vernet* : « ... J'ai laissé refroidir mon rata pour lire ce cher *Echo* qui nous fait éprouver tant de joie... »

— *Joseph Revial* : « ... Nous avons eu l'apparition de trois zeppelins (14 mars) se dirigeant sur Paris... »

— *M. l'abbé Bard* : « ... Jean Daire de la Levade a été blessé au bras et évacué à Verdun, hôpital Marguerite... »

— *Louis Meyer* : « ... Les Boches ont dirigé leur tir sur notre pauvre clocher de Maucourt... Les cloches se sont abattues sur le sol tintant pour la dernière fois... Tous nous avons voulu ramasser un petit morceau d'airain, comme souvenir... »

— *Louis Anastase* nous envoie le discours, adieux touchants à ses paroissiens d'un curé martyr, pasteur d'un petit village au bord de la Meurthe — et qui fut lâchement assassiné, le 21 septembre, devant la cure pour n'avoir pas livré assez tôt les clés de son église... »

— *Firmin Issartel* nous envoie d'excellentes nouvelles d'un petit village de Lorraine.

— *Joseph Rousset* ayant reçu un uniforme neuf s'attend, le 13 mars, à un prompt départ.

— *Pierre Meyer* nous écrit l'assaut de Vauquois, terrible repaire d'Allemands.

— *Louis Petit*, 15 mars, en bonne santé malgré la boue des tranchées.

— *Louis Bernard* ravi d'avoir assisté à la messe dite par l'aumônier de la division et à la laquelle assistaient tous les officiers de l'Etat-Major... »

— *Louis Mus* : « Le 23 février, j'ai quitté, avec un serrement de cœur, la 4^e batterie et le rendez-vous de chasse pour venir à une batterie du 80 de montagne... »

— *Etienne Bernard*, Grillon (Vaucluse), ne se plaint pas de son sort, ni des exercices nombreux et accomplit avec son devoir de français, son devoir de bon catholique.

— *Sébastien Fauque* envoie un affectueux bonjour aux copains.

— *Jean-Marie Pitras* est employé à la halte-repas de la gare d'Orange.

— *Pierre Reboul*, par l'intermédiaire de M. l'abbé Fontaine, de Gérardmer, nous fait part d'une grave blessure reçue à la jambe gauche, le dimanche des Rameaux.

— *Louis Ayme* : « ... A l'occasion de la capitulation de Przemyśl qui a fait tomber aux mains des Russes 9 généraux, 500 officiers, 117.000 hommes et plusieurs centaines de canons, notre commandant qui n'a pas froid aux yeux ordonna qu'à 6 heures on tirerait une salve de 3 minutes et qu'ensuite tout le monde crierait *hourra !*... »

— *Joseph Reviel* : « ... Des espions venaient mettre le feu dans nos cantonnements. Nous avons eu 18 chevaux brûlés... »

— *Frédéric Castan*, Constantine, 24 mars : « ... J'ai eu le plaisir de voir Jean-Marie Ginoux et Ayme, la veille de leur départ... Pour ma part, je suis très bien à l'atelier des selliers... »

— *J.M. Mouret* est complètement séparé de M. l'abbé Bard... Le jour de Pâques, se trouvant au repos, il a fait son grand devoir de chrétien.

— *Louis Mouret*, à la date du 27 mars, nous envoie un affectueux bonjour de Sanary (Var).

— *Jean Daire*, 27 mars, Marseille : « ... Vous devez savoir par mes parents que j'ai été blessé. C'est le 15 février, à deux heures du matin, que, sortant de la tranchée pour aller relever une sentinelle, je fus victime d'un 77. Une balle me traversa le coude droit et un éclat d'obus me frappa à l'épaule gauche. Rien ne fut cassé... Je vais maintenant bien mieux. La blessure de l'épaule est même cicatrisée. Après avoir été gardé un mois à l'hôpital de Verdun, me voici à Marseille, heureux de me retrouver plus près de mes parents et de respirer ce bon air de Provence qui me manquait tant dans la Meuse... »

— *Henri-Louis Moucadeau*, 27 mars, Nice : « ... Arrivant de la corvée de lavage, on m'a désigné pour le convoi qui doit partir cette semaine. Malgré mon jeune âge, je pars avec bon cœur et confiance. Demain, jour des Rameaux, je pense aller faire mes Pâques... »

— *Louis Mouret* : « ... Depuis que nous sommes à Toulon, nous

n'avons pu aller à la messe qu'une fois avec Joubert et deux Rognonais car les autres dimanches nous n'étions pas libres... »

— *Georges Marty* et un de nos bons amis d'Arles, *M. Pinus*, nous adressent de bonnes nouvelles et des amitiés, espérant qu'avec le printemps sourira la victoire.

— *Paul Crouzet*, avec un amical bonjour, nous apprend qu'il compte être au front à la fin de la semaine (30 mars).

— *Jean Bruyère*, à Montbazin, attend avec impatience son départ pour aller soulager ses chers camarades du front.

— *Jean-Marie Joubert*, à Toulon, se console des longues marches et manœuvres en pensant à ceux qui combattent.

— *Jean-Marie Constant*, 30 mars, nous donne des nouvelles satisfaisantes de sa blessure.

— *Le sous-lieutenant Martial Granier*, 25 mars : « ... Je suis heureux et fier d'être dans l'Infanterie. Quels braves gens, j'ai avec moi... J'ai dû dans plusieurs moments critiques leur inspirer confiance ; j'en suis fier... Nous venons de passer de rudes quarts d'heure. Nous avons fourni un effort sérieux... J'y ai perdu quelques-uns de mes braves gens ; j'en ai pleuré ; hélas ! c'est la guerre ; ils sont morts en braves. Moi, j'en suis à me demander comment je suis encore debout... »

— *François Granier*, 3 avril, a été envoyé en convalescence, au couvent des pères trappistes de Notre-Dame-des-Neiges (Lozère) où il se trouve très bien : salles de jeux et de lecture etc.

— *Léon Chauvet*, Villefranche-sur-Mer, après avoir assisté à la messe le Saint Jour de Pâques et accompli son devoir, nous donne ses impressions. De nombreux soldats ont fait comme lui. Ce spectacle tirait des larmes... »

— *Jean-Marie Rey* nous écrit, le 4 février, de sa captivité de Giessen. Voilà 3 mois qu'il est prisonnier dans un vaste terrain transformé en camp. La vie est triste — mais il a confiance.

— *Joseph Moucadeau*, évacué à Marseille, nous décrit le terrible combat des Eparges entre Verdun et Saint-Mihiel...

« ... Le 20. calme relatif ; nous faisons à midi un petit bond en avant, nous commençons une nouvelle tranchée.

Nous sommes à 12 mètres des Bavarois. Nous les entendons causer. Nous faisons des feux de salve toute la nuit.

A l'aube, les Allemands arrivent avec bombes et grenades — mais nous leur rendons coup pour coup.

Soudain, une bombe éclate près de moi. Je suis blessé pour la deuxième fois, au visage et à la cuisse gauche. Evacué d'abord à Verdun, me voici à Marseille depuis le 1^{er} avril, très bien soigné par les médecins et les infirmières qui sont très dévoués. »

— *Charles Gauthier* : « ... D'après l'ordre du commandant, le samedi saint à partir de 3 heures de l'après-midi les hommes étaient libres pour aller se confesser... Aussi furent-ils nombreux — et pour certains depuis longtemps ils n'avaient eu ce bonheur.

Ce matin (jour de Pâques) à 6 heures, la petite église de X... était bondée avant l'heure, si bien que le commandant arrivé

à l'heure précise n'eut plus de place pour s'asseoir. Comme j'étais près de l'autel et très bien placé, je me lève pour lui céder ma place, en lui disant : mon commandant ; et du geste je lui montre la chaise. Se penchant vers moi, il me répondit : « Merci, mon ami ; ici il n'y a qu'un Commandant qui est là — et me montrant l'autel — nous sommes tous égaux devant lui » ; et il insista pour me faire asseoir et lui rester debout... »

ÉTAT RELIGIEUX

BAPTEMES

Mars

20. Emilie-Léonie Faure-Grise. Parrain : Léon Faure-Grise ; marraine : Emilie Desgranges.
24. Joseph-Charles Bourges. Parrain : Joseph Berthe ; marraine : Joséphine Crouzet, épouse Bourges.
23. Ondoïement. Félix Ricard.
28. Sylvestre Villeprand. Parrain : Sylvestre Vayen ; marraine : Pauline Bernard.

Avril

5. René-Louis Granier. Parrain : Etienne Ménard ; marraine : Marguerite Chauvin, épouse Granier.
8. Marguerite-Charlotte Sérignan. Parrain : Charles Sérignan ; marraine : Euphrasie Sérignan, épouse Ginoux.

SEPULTURES

Mars

13. François Taxis, veuf de Marie Daudet, 72 ans.
25. Félix Ricard, âgé de deux jours.
23. Albert Reboul, époux Mouret, 75 ans.



LA SAINTE-VIERGE ET LA FRANCE

Dans les récits qui viennent du front on a pu lire ceci : sur les champs de bataille ou dans les ambulances parmi les plaintes et les gémissements on entend parfois un soldat mourant appeler sa mère : Maman ! Maman ! La mère, c'est ici-bas le suprême amour, la suprême douceur, la grande force, le grand refuge contre les coups de la vie ou de la mort.

L'homme est, à toutes les étapes de sa vie un être faible et tremblant ; il lui faudrait jusqu'à la fin une mère comme celle qui, lorsqu'il était tout petit, se penchait sur son berceau. Mais le cours du temps entraîne et disperse chacun dans sa voie ceux que la nature unissait : bien souvent la mère n'est pas là, et bientôt elle ne peut plus être là, prise elle-même par la mort.

Le bon Dieu qui a pitié des indigences humaines y a pourvu et il nous a donné une Mère dont la maternité échappe aux conditions du temps et de l'espace : **la Vierge Marie**. En Elle, toutes les puissances et toutes les suavités. Aucune détresse, quelle que soit son immensité et sa profondeur, n'est hors de sa portée, hors du rayonnement de son action. Partout où l'on a besoin d'elle, elle est là : il suffit de penser à elle et de l'appeler. Et quand, après bien des années peut-être notre vie viendra à son terme et que nous resterons seuls, tous ceux qui nous aimaient étant morts, elle apaisera de sa tendresse nos suprêmes angoisses.

Tous les peuples chrétiens ont cru à sa maternité, sans quoi ils n'eussent pas été chrétiens ; mais tous n'ont pas également aimé cette mère — tous n'ont pas eu vers elle le même élan.

Le peuple de France, ce peuple dont un de ses premiers rois, Clovis, à qui l'on racontait la Passion et la mort du Christ Jésus, s'écriait : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » — Ce peuple qui, à tel point a travaillé, souffert, combattu pour le Christ Dieu qu'on a pu appeler son histoire : « Les gestes de Dieu par les Francs ! ». Le peuple de France avec la même spontanéité, et de toute la richesse de son cœur, s'est jeté vers cette mère et l'on a pu dire : « Terre de France, terre de Marie ! »

Et ç'a été entre cette Mère et ces enfants des assauts de tendresse et d'amour.

Eux n'ont pas eu une peine, une souffrance, une crainte qu'ils ne lui aient portée ; de tout ce qu'ils ont fait ou souffert ils n'ont pas voulu que rien fut en dehors d'elle. Ils lui ont élevé d'innombrables sanctuaires : il n'est pas un coin de province qui n'ait le sien, riche de vénération et de souvenirs. Et vers ces sanctuaires ils ont multiplié les pèlerinages comme les flots incessants de ruisseaux intarissables qui de toutes parts se précipitent au fleuve. Ils sont allés à Elle, et ce n'était point seulement pour lui porter le fardeau de leur vie ; c'était surtout pour lui porter leur amour, tout l'amour dont leur cœur débordait pour la Mère Incomparable.

De cet amour ils ont cherché longtemps, sans pouvoir la trouver, l'expression équivalente ; toute expression défailait. — Ils ont cherché longtemps ; et dans l'ivresse de l'extase ils ont inventé les cathédrales : les cathédrales, le plus beau, le plus poignant chant de gloire et d'amour qui ait jamais retenti sous les cieux. Et ce furent Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Reims, Notre-Dame d'Amiens, Notre-Dame de Paris. Remarquez ! toujours : Notre-Dame.

Et dans le caractère que ce culte de la Vierge a imprimé sur son âme, le peuple de France a trouvé sa plus belle récompense. La Vierge Marie a fait, de l'âme du peuple de France une cathédrale, une cathédrale plus belle que toutes celles que le peuple de France lui élevait à elle-même : plus belle que Chartres, plus belle que Reims, plus belle qu'Amiens.

Regardez, pour mieux voir, dans l'acte même de l'épreuve ; regardez sur les champs de bataille. D'où vient donc, sur la force, sur la bravoure française — sur cette bravoure qu'aucun autre ne dépasse — ce reflet de grâce souveraine, ce sourire ? Cette force, quoi donc l'a imprégnée de respect pour tout ce qui est faible et pour tout ce qui est grand ? Cette bravoure, quoi donc l'a imprégnée de pitié pour tout ce qui est à terre, pour tout ce qui est malheureux ?

Ame de la France, de notre France, tu portes les traits de celle souverainement forte, souverainement douce, souverainement radieuse.

« Vierge Marie dont l'intervention évidente a, le 8 septembre
« et les jours suivants, arrêté brusquement les innombrables hordes
« germaniques dont la poussée était jusqu'alors irrésistible et qui se
« ruaient ivres d'orgueil et d'orgies ; vous qui à l'occasion de votre
« fête de la Nativité, avez donné à vos enfants Français, comme ca-
« deau de joie, la victoire libératrice de la Marne, donnez-leur bien
« tôt la victoire définitive, celle qui achèvera la défaite de l'ennemi
« et assurera la paix dans le triomphe de la justice.

« Et en attendant visitez, Mère Souveraine, tous nos foyers de
« France où tant de vides se sont faits et où l'on ne trouve plus
« que le silence et les larmes. Soyez bien douce, Mère des miséri-
« cordes, à toutes ces blessures des cœurs. Touchez de votre doigt
« le front brûlant des mères inquiètes, des mères désolées ; faites
« descendre en elles l'apaisement de la confiance et de la foi, vous
« qui savez ce que c'est que de voir mourir le fils qu'on aime.
« Prenez dans vos bras et caressez, pour celui qui est parti et qui
« peut-être ne reviendra pas, les petits enfants qui pleurent. Mère,
« Notre Mère, ayez pitié !

« Mère ! parcourez de votre invisible présence les salles d'hô-
« pital où tant de pauvres soldats souffrent le martyre des mem-
« bres et le martyre du cœur. Et là-bas, sur le front quand le
« combat a cessé et qu'il ne reste plus sur le champ de bataille,
« en avant des tranchées, que des morts ou des blessés, parmi les
« plaintes et les râles passez, oh ! passez ! et inclinez-vous, Trésor

« de toutes les pitiés !... Vous êtes toutes les Mères ; ce sont là vos
« enfants : vous êtes pour eux toute la Maternité.

« Et si parmi ces mourants il en est quelqu'un qui appelle : Ma-
« man. Maman ! Qu'il retrouve dans votre baiser toute la douceur,
« toute la puissance apaisante de celle qu'il a appelée. Qu'un baume
« de sérénité descende en lui.

« Parmi tant de sanctuaires vénérés que vous a élevés la piété de
« notre France il en est un auquel mon cœur va souvent en pèleri-
« nage : c'est dans les environs de Laon, un peu en arrière des
« lignes allemandes sur l'Aisne. Notre-Dame de Liesse. Liesse :
« la joie ! Notre Dame de la Joie !

« Notre-Dame de Liesse, les rois de la vieille France vous ont
« porté bien souvent les angoisses de la patrie et vous avez été
« pour eux la cause de la joie. Pour nous aussi, pour la France
« nouvelle soyez la cause de la joie. Donnez-nous la victoire, don-
« nez-nous la paix ! la paix par la victoire ! *Causa nostrae laetitiae.*
« Cause de notre joie, priez pour nous !



ECHO DE BARBENTANE

Mai 1915

Sommaire

- Page 02 = Notre gravure, Foch ;
Page 02 = l'Âme de la patrie ;
Page 04 = La fête de la saint-Joseph (19 mars) ;
Page 04 = Pèlerinage barbentanais à Notre-Dame-de-Rochefort ;
Page 05 = Le Carême et Pâques 1915 ;
Page 06 = Notre livre d'or (suite), Maurice Dupuy, Pierre Sarrazin, Jean-Baptiste Daudet, Édouard Pialot, René Daire, Léopold Michel ;
Page 07 = Nos blessés ;
Page 08 = Martyrologe (suite) ;
Page 08 = Nouveaux départs, Joseph Ardigier, Gaston Nazon, Marius Poitevin, Jacques Mison (prémontré), Charles Granier ;
Page 08 = Service solennel le 22 mars pour Ange-Pierre Berlandier
Page 09 = Nécrologie ;
Page 10 = La cantine militaire de la gare du Nord à Paris ;
Page 11 = Secours à nos Soldats ;
Page 12 = Courrier militaire ;
Page 17 = États Religieux ;
Page 18 = La sainte-Vierge et la France ;

Les 2 tués cités dans cet Echo : Ange-Pierre Berlandier, Pierre Reboul.

Les 10 blessés cités dans cet Echo : Etienne Ayme, François Ayme, Gabriel-Marius-Louis Broussier, JM Constant, Jean Daire, François Granier, Auguste Issartel, F. Lunain, Joseph Moucadeau (époux Michel), Louis Moucadeau.

Le prisonnier cité dans cet Echo : JM Rey.

.../...

Les 84 soldats cités dans cet Echo* : Louis Anastase, Joseph Ardigier, Etienne Ayme, François Ayme, Jules Ayme, Pierre Ayme, Louis Ayme, (abbé) Bard, F. Barral, Ange-Pierre Berlandier, Louis Bernard, Charles Bertaud, André (comique) Bertaud, Pierre Bertaudon, Jean Bon, JB Bonjean, Joseph Bonnet, L. Bourges, H. Boyer, Gabriel-Marius-Louis Broussier, Joseph Brus, Jean Bruyère, Frederic Castan, Chabert, Chaix, Lucien Chancel, M Chauvet, Léon Chauvet, JM Constant, Jean Couttier, Paul Crouzet, René Daire, René Daire, Jean Daire, J.B. Daudet, Maurice Dupuy, Henri Fages, Sébastien Fauque, C Fiche, Guillaume Fontaine, Charles Gauthier, Jean Paul Ginoux, JM Ginoux, Henri Glenat, Charles Granier, Martial Granier, François Granier, Griot, Auguste Issartel, Fernand Issartel, B Joubert, Henri Lautier, F. Lunain, M Martin, George Marty, JM Menard, Pierre Meyer, Louis Meyer, Pierre Meyer, Léopold Michel, Jacques Mison, Louis Moucadeau, Siméon Moucadeau, Henri Louis Moucadeau, Joseph Moucadeau, Pierre Mouret, Louis Mouret, JM Mouret, Paul Mus, Louis Mus, Gaston Nazon, JM (de Sénas) Ollier, Louis Petit, André Pialot, M.E. Pialot, Jean-Marie Pitras, Marius Poitevin, Pierre Reboul, Joseph Revial, JM Rey, Joseph Rousset, Pierre Sarrazin, JB Vernet, JM Vernet.

Autres index : Foch, Jean Vaudon, Honoré Défustel, Julie-Pauline Mouret (époux Lucien Joubert), Emilie Roux (veuve Dupuy), capitaine Dupuy, Victorine Marin (épouse Onis), Jeanne Glénat (veuve Berlandier), Paul Chabert, Jean-Marie Raousset, Albert Reboul, Jean-Baptiste Coste (percepteur), Marie-Joséphine Aubanel, Orgeval, Waresquiel, Terray, Durand-Daudet.

Sources : collection Yvette Mus (ex-collection Joseph Bruyère) ; collection Josette et Jean Constant.

* Certains correspondants peuvent écrire plusieurs fois.